

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Proche-Orient, basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.

ISSN: 0757-2395

PNM n° 338 - Septembre 2016 - 34^e année

MENSUEL ÉDITÉ PAR L'U.J.R.E.

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 6,00 €

HOMMAGE – Elie Wiesel – N.Mokobodzki p.2

FRANCE

Burkini, l'imposture ... B.Frederick p.4
Inégalités, frein économique J.Lewkowicz p.3

ISRAËL

Pourquoi BDS ? D.Vidal p.3
La marche de l'espoir p.3

HISTOIRE

De la Collaboration au protectorat américain B.Frederick p.4

Mein Kampf

L'édition scientifique allemande (2015) F.Mathieu p.8
La version critique de Marceau Vilner (1938) p.8

MÉMOIRE

• *REVENIR DU SILENCE* de M.Sarde lu par N.Mokobodzki p.5
• *MÉMOIRE GRAVÉE* de G.Provost lu par M.Delranc p.5

LES MOTS POUR LE DIRE

« Eliminer, neutraliser » M.Cling p.6

CULTURE

CINÉMA L.Laufér p.7

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM de la Rochelle :
Le cinéma israélien et yiddish à l'honneur

THÉÂTRE S.Endewelt p.7

YITZHAK RABIN - CHRONIQUE D'UN ASSASSIN
LES DAMNÉS PAR LA COMÉDIE FRANÇAISE

LIVRES

• *UNE LETTRE DE B.SCHULZ À T.MANN* G.-G.Lemaire p.5
• *HEUREUX CELUI QUI N'A PAS DE PATRIE*
de Hannah Arendt lu par B.Courraud p.6

Burkini, l'imposture de la rentrée politique DANS UN MONDE SOUMIS À TROP DE VIOLENCE, LE NÉCESSAIRE RASSEMBLEMENT POPULAIRE

Dans huit mois, la France élira son président de la République ; un mois plus tard elle renouvellera son Assemblée nationale. Deux actes importants qui touchent au



destin d'un peuple et à la place de la France dans le monde. Deux actes qui nécessitent que l'on réfléchisse, c'est à dire que l'on débâte. Il y a de quoi : une crise économique qui se prolonge ; un véritable marasme social ; un chômage dont on attend toujours que la courbe s'inverse ; des guerres sanglantes à nos portes et leurs cohortes de réfugiés ; d'urgentes options énergétiques à prendre ; des inégalités sociales insupportables et des discriminations honteuses... On pourrait poursuivre l'inventaire. ■ ■ ■ BF

(suite en p. 4)

BERNARD FREDERICK

UN ÉTÉ MEURTRIER

Éditorial

Du début juin à ce jour, quelques 800 personnes ont trouvé la mort à la suite d'attentats revendiqués par le dit « État islamique ». De la France à l'Afghanistan, en passant par la Belgique, la Turquie, l'Égypte, la Lybie, les États-Unis, l'Allemagne, la Russie, le Bangladesh, le Pakistan et, bien sûr, la Syrie et l'Irak, plus d'une vingtaine de crimes ont été commis au nom de *Daech*.

En France même, le 13 juin : un attentat meurtrier à Magnanville dans les Yvelines, un policier et sa compagne étaient assassinés ; le 14 juillet un homme fonçait en camion sur la foule qui assistait au feu d'artifice à Nice : 86 morts. Le 26 juillet, à Saint-Étienne-du-Rouvray en Seine-Maritime, un prêtre était égorgé dans son église au milieu des paroissiens pris en otage.

L'horreur est là.

Nul ne peut y être insensible. La solidarité s'impose. Avec toutes les victimes où qu'elles soient. En France comme en Irak

ou en Syrie. Hélas, il semble que pour nos médias et plus généralement l'Occident, un mort ne vaille pas un mort. Si la Tour Eiffel s'illumine aux couleurs des pays touchés, Allemagne, Belgique ou États-Unis, elle reste de fer quand la rue flambe à Bagdad (292 morts le 3 juillet).

L'horreur est là.

Elle se suffit à elle-même. Il est indécent de manipuler la douleur dans le but de se bien placer face à des échéances politiques. Il est criminel de laisser accroire ou de laisser d'autres clamer qu'une ethnie, une nationalité, une religion feraient, par nature, d'hommes des barbares.

L'horreur est là.

Et l'on joue avec le feu, et l'on monte de faux procès (celui de l'Islam), et l'on invente des débats sans queue ni tête (le « burkini »), et l'on manipule et laisse la haine se propager, et l'on souffle sur les braises de la peur, et l'on tord le cou aux libertés et aux droits au prétexte que l'on « est en guerre ».

L'horreur est là.

Elle n'est pas venue toute seule. Elle ne tombe pas du ciel ; même pas de celui de quelque prophète. Elle a une origine, des causes, des bienfaiteurs – des biens fauteurs !

Qui a mis l'Irak à feu et à sang ? Qui a déstabilisé la Syrie ? Qui a plongé la Lybie dans le chaos ? Qui a renvoyé l'Afghanistan au Moyen-Âge ? Qui arme les terroristes ? Qui finance l'horreur ?

Toutes ces questions ont une réponse. On la connaît. À Paris, Londres, Berlin, Washington, Riyad, Doha...on sait qui est qui.

Mais voilà, comment disait déjà de Gaulle : « les copains et les coquins ». C'est ça ; les affaires sont les affaires. Et l'Empire, l'Empire. Mais on voit aujourd'hui que tout cela ne marche plus très bien. L'aigle d'outre-Atlantique perd ses plumes et la vieille Europe est pieds nus. ■

HOMMAGE À ELIE WIESEL

par Nicole Mokobodzki

« Qu'est-ce que l'histoire, finalement, sinon la transmission d'une mémoire vivante et agissante ?

Mais il existe une autre mémoire, qui évolue de l'autre côté de l'histoire : faite de silence et d'attente, c'est la mémoire oubliée »¹.

C'est au travail de cette double mémoire que s'est livré tout au long de sa vie, Eliezer Wiesel, né le 30 septembre 1928, en Transylvanie, dans un milieu yiddishophone, magyaro-phonie et hassidique, déporté à 15 ans avec sa famille au printemps 1944, interné dans le camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau, transféré avec son père à Buchenwald, libéré le 11 avril 1945, réfugié à Paris, mort le 2 juillet 2016 à New-York.

À Auschwitz, il avait vu disparaître sa mère et la plus jeune de ses trois sœurs. À Buchenwald, il avait connu l'enfer du « Petit camp », puis assisté à l'agonie de son père, trois mois avant la libération du camp par les détenus, comme on l'oublie trop souvent. S'il n'a pas fait partie de la résistance organisée, il n'a jamais oublié le courage de ses camarades.

Il garde le remords de n'avoir pas eu le courage de rester auprès de son père mourant qui le suppliait. « J'ai laissé mon vieux père agoniser seul. ... Jamais je ne me le pardonnerai. Jamais je ne pardonnerai au monde d'avoir fait de

moi un autre homme... »

Aussi est-ce envers l'enfant qu'il fut, avant d'être déporté, qu'il prend un engagement solennel : « J'ai un devoir envers l'enfant que j'étais. Je suis responsable de son avenir et de sa place dans l'éternité. Autrefois on a essayé de le priver de la parole. Moi je la lui restitue. Je ne dirai jamais quelque chose dont cet enfant pourrait avoir honte. Je voudrais qu'il soit fier de moi. »

Élie Wiesel est l'auteur de très nombreux ouvrages. Le premier, *La Nuit*, fut écrit en yiddish. Les Éditions de Minuit en publièrent en 1958 une version abrégée. Il fallait témoigner, d'abord. Parce qu'« oublier les victimes reviendrait à les tuer une deuxième fois. » Et parce que vivre était à ce prix. Une nouvelle version de *La Nuit* verrait le jour en 2007 : près de 50 ans plus tard, et précédée d'une nouvelle préface.

Rendre impossible l'oubli, c'est à quoi Élie Wiesel s'attachait tout au long de sa vie : dans ses livres, dans son enseignement de la philosophie, de la littérature, du judaïsme, dans ses activités. Son engagement lui a valu de recevoir, en 1986,



le Prix Nobel de la paix. Il devait dire, à cette occasion, combien il se sentait peu le droit de « prendre la parole au nom des multitudes qui ont péri », de se faire « l'interprète de leurs rêves et visions mutilés ». Mais pour impos-

sible que ce soit, il fallait bien le faire. Car aussi bien « se taire est impossible » comme le constatèrent, d'une même voix, Jorge Semprun et Élie Wiesel commémorant en 1995, pour la chaîne de télévision Arte, le cinquantième anniversaire de la libération des camps³.

En 2004, il revint en Hongrie, patrie de son père, pour conjurer les Hongrois de proscrire le négationnisme. En 2006, Nétanyahou lui proposera de devenir président d'Israël, ce qu'il refusa, tout comme Einstein l'avait fait en son temps. Il servit sans doute plus efficacement la politique israélienne, qu'il approuvait, comme ambassadeur et porteur de mémoire, qu'il ne l'aurait fait en entrant dans l'arène politique.

En juin 2009, Élie Wiesel avait accompagné le président des États-Unis, Barack Obama, et le président du Comité international Buchenwald, Dora et kommandos,

Bertrand Herz, dans leur visite au mémorial de Buchenwald.

Ce serait une erreur que de chercher Élie Wiesel dans les glorieuses péripéties de sa vie, même si celle-ci nous montre un homme couvert d'honneurs, de décorations, de prix littéraires : il est tout entier dans sa volonté farouche de veiller à ce que jamais l'on ne puisse oublier les crimes du nazisme contre l'humanité, à ce que jamais ne puisse renaître le racisme et l'antisémitisme.

Comme il est tout entier, et pour lui ceci ne saurait se séparer de cela, dans sa quête passionnée de « la mémoire oubliée... Si l'oubli engendre l'exil, cette mémoire-là abrite les racines de la rédemption. Sans elle, l'individu demeure isolé et son destin inachevé ».

Une voix s'est tue, unique, qui adjurait la communauté mondiale de préserver ce sans quoi l'humanité ne saurait vivre : l'humanisme. C'est bien ce qu'il faut retenir de l'homme en qui la directrice générale de l'Unesco, Irina Bokova, salua « un pilier de la conscience humaniste mondiale, un repère et une boussole de justice et de droiture ». ■

1. Préface au récit de Guy Suarès, *La mémoire oubliée*, Stock, 1979
2. Élie Wiesel, *La Nuit*, Éditions de Minuit, 2007
3. Élie Wiesel, Jorge Semprun, *Se taire est impossible*, Mille et une nuits, 1997

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif
fondé en 1934

Editions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Naïe Presse*
(clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, *PNH*
depuis 1982 : mensuelle en français, *PNM*
éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 061 4 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ

Rédacteur en chef
Bernard Frederick

Conseil de rédaction
Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,
Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,
Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Tauba-Raymonde Alman

Rédaction - Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : luje@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Etranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL
PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal
"pas comme les autres"
magazine progressiste juif.
Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse
postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE (10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :
Nom et Prénom
Adresse
Téléphone
Courriel

VIE DES ASSOCIATIONS

Yiddish SANS FRONTIÈRES - FÊTE DES ASSOCIATIONS - EXCELLENT CRÛ 2016 !



Cette année, pour respecter l'alternance mairie du 3e, mairie du 4e, la fête des associations juives se déroulait dans le 3e. Pour des raisons pratiques, crainte de la pluie et sécurité renforcée, les stands des associations étaient regroupés dans la salle des mariages et la salle des fêtes, la librairie et les écrivains dans la rotonde du 1er étage. La circulation entre les deux salles était facile et des bancs accueillèrent les « fatigués » et les conversations personnelles. Dans la cour, les jeunes du CLEJ proposaient des repas, avec du « herring » et toutes sortes de bonnes choses que l'on pouvait déguster assis à des tables installées dans la cour. Le soleil était au rendez-vous !! Les spectacles se succédaient sur le podium et Régine Viner entraînait jeunes et moins jeunes dans des « horas » et autres danses folkloriques. Cette année encore, nous partageons avec MRJ-MOI, un stand très réussi, dans la salle des mariages, avec les membres du collectif du *Pourim Shpil* auquel nous adhérons. Très sérieux les stands, certes, mais néanmoins beaucoup de bonne humeur,

Nous avons accueilli beaucoup de visiteurs, vendu des livres, des *PNM*, distribué d'anciens journaux, des présentations de « ce que nous sommes », etc... Le violoniste Charles Rappoport et ses jeunes musiciens klezmer créaient une animation devant chaque stand. Beaucoup de camarades ont fait que cette journée soit une réussite : Claudie, Renée et Raymonde B pour la préparation du matériel au 14, l'installation à la mairie et le retour au 14 (merci à Daniel Alexandrovitch pour son aide à l'arrivée sur le site). Beaucoup de camarades se sont relayés pour tenir le stand, inviter les visiteurs à s'en approcher pour discuter et prendre des documents. Paulette et Armand K, Hélène R, toujours fidèles au poste, comme toujours très dynamiques, distribuant ou vendant les *PNM*, Paulette Sarcey, très active dans les discussions, Laura, Béatrice, Simone, Julien, Maryse, Monique K ... et tout cela dans la bonne humeur. Parmi les visiteurs, de jeunes parents avec enfants mais aussi, beaucoup de cheveux blancs... ■

ERRATUM

Dans notre numéro de mars 2016 (*PNM* 334), notre collaboratrice avait par étourderie écrit que le *Serment de Buchenwald* avait été lu par Roger Trugnan. C'est bien entendu à Pierre Durand qu'est revenu cet honneur, ainsi qu'il le raconte dans son livre autobiographique, *Ite missa est*, paru en 1999 aux Éditions Le Temps des cerises. Un grand merci au lecteur et ami qui nous a signalé cette erreur. Une occasion pour nous de nous replonger dans ce livre remarquable.

la Presse Nouvelle Magazine est au Village du Livre de la Fête de l'Humanité !

POINT DE VUE

POURQUOI BDS ?

par DOMINIQUE VIDAL

Si'il fallait se convaincre de l'efficacité de la campagne Boycott-Désinvestissement-Sanctions (BDS), il suffirait de suivre l'évolution des réactions de Benyamin Netanyahu. Longtemps, le Premier ministre israélien fit mine de ne pas prendre au sérieux l'initiative des ONG palestiniennes. Puis, il l'érigea en « menace stratégique » pour Israël, contre laquelle il constitua une Commission bénéficiant, de surcroît, d'un gros budget¹. Nouvelle étape, cette année : Netanyahu annonce qu'Israël refoulera les militants de BDS à ses frontières.

Le seul boycott citoyen – des produits des colonies ou des produits israéliens – n'aurait évidemment pas entraîné de telles répercussions. BDS, c'est B, mais aussi D et S. Ainsi nombre de Fonds de pension (comme le Fonds pour l'avenir norvégien), de banques (nordiques notamment), de grandes entreprises (comme Orange) se sont retirés de Cisjordanie ou d'Israël. Et les sanctions ne sont pas loin : à preuve la décision de l'Union européenne d'exiger l'étiquetage des produits des colonies.

Ces démarches ont un but affiché : imposer une solution du conflit israélo-palestinien fondée sur le droit international. Paradoxalement, chacun connaît celle-ci, telle que les résolutions de l'ONU l'ont dessinée : un État palestinien aux côtés d'Israël, dans les frontières des armistices de 1949, avec Jérusalem-Est pour capitale, le démantèlement des colonies, la mise en œuvre du principe du droit au retour des réfugiés et des arrangements de sécurité.

Comment y parvenir ? La communauté internationale a toujours hésité entre négociations bilatérales et conférences mondiales. Les premières ont notamment permis, en 1993, la conclusion des accords d'Oslo. Mais l'assassinat d'Yitzhak Rabin en 1995, puis l'échec du sommet de Camp David en 2000 ont entraîné le « processus de paix », devenu « processus de colonisation² », dans l'impasse. Avec l'arrivée au pouvoir de Benyamin Netanyahu, l'impasse s'est transformée en enterrement. Ainsi les tractations qu'a tenté d'impulser John Kerry ont été littéralement sabotées. C'est la raison pour laquelle l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) a décidé, ces dernières années, de donner la priorité à la bataille internationale pour les droits du peuple palestinien.

L'État de Palestine a ainsi été accueilli comme membre à part entière de l'Unesco, puis comme membre observateur de l'ONU et enfin comme membre à part entière de la Cour pénale internationale (CPI).

Face au gouvernement actuel, le plus à droite de l'histoire d'Israël, qui proclame son refus de tout retrait de Cisjordanie et de Jérusalem-Est, et dans un contexte où la gauche et le mouvement pacifiste israéliens n'ont jamais été aussi faibles, il est clair que seules des pressions externes considérables permettront d'imposer à Israël l'application du droit international. D'où l'importance de BDS, comme hier du boycott du régime d'apartheid sud-africain.

Ce n'est d'ailleurs pas une machine de guerre contre Israël. Je m'explique : à mon avis, les forces rassemblées autour de Netanyahu menacent l'avenir même d'Israël. À l'intérieur, avec un arsenal juridique qui fait penser à une fascisation du régime : la dernière loi votée par la *Knesset* permet à 90 députés d'en expulser les autres ! En outre, rien ne garantit que les rapports de force régionaux et internationaux permettant à la droite et à l'extrême droite de mener leur politique perdureront. Au contraire : l'isolement d'Israël grandit, et avec lui la possibilité d'un lâchage de Tel-Aviv par ses alliés. Bref, Netanyahu et ses alliés mettent en danger, à terme, l'intégration de l'État juif dans son environnement arabo-musulman.

C'est ce sentiment d'urgence qui explique, selon moi, la prise de conscience de nombreux ex-généralistes, ex-responsables des Services et, bien sûr, intellectuels : j'ai été impressionné par le ralliement à BDS de personnalités qui lui étaient hostiles, comme Shlomo Sand, Gideon Levy ou Marius Schatner... ■

1. 35 millions de dollars en 2015.

2. Lors de l'élection d'Yitzhak Rabin, Jérusalem-Est et la Cisjordanie comptaient 300 000 colons. Fin 2015, ils étaient plus de 600 000.

NDLR : La question des moyens nécessaires à infléchir la politique du gouvernement israélien fait débat. La **PNM** publiera d'autres points de vue dans les prochains numéros.

ISRAËL

LA MARCHÉ DE L'ESPOIR



L'organisation israélienne *Women Wage Peace* (Campagne de Paix des Femmes) organise du 4 au 19 octobre 2016, début de l'année juive, une marche pour « la paix, la sécurité, la santé, le bien-être social et l'éducation » pour elles-mêmes et leurs descendants.

À la fin de *Rosh Hashana*, les messagères de la paix se dirigeront, à pied ou à bicyclette, de la frontière Nord à Jérusalem. Le long du trajet, différentes manifestations locales auront lieu, notamment avec des partenaires jordaniennes. On peut noter, parmi de nombreuses initiatives, un meeting avec la présence de la libérienne Leymah Gbowee, Prix Nobel de la paix, au village de *Neve Shalom* (« l'oasis de la paix », cogérée par des juifs et des arabes, musulmans et chrétiens) et une exposition pour la paix d'œuvres de femmes de Galilée.

Des manifestations de solidarité auront également lieu dans d'autres pays, notamment en Jordanie, en Égypte, en Tunisie, au Maroc et aux États-Unis. Malgré l'imprécision des objectifs, qui en fait la limite, ces initiatives ont le mérite d'exister. ■ JL

* womenwagepeace.org.il/en/wp-content/uploads/13621PostcardMarchFranchMail.pdf

ÉCONOMIE

LES INÉGALITÉS, FREIN À LA CRÉATION DE RICHESSES

par JACQUES LEWKOWICZ

L'ensemble des économistes considère que l'organisation économique vise trois objectifs : l'efficacité économique (maximiser la richesse produite pour un état donné de la technique), la justice sociale (minimiser les inégalités de répartition de la richesse) et la liberté (sortir de l'aliénation en maximisant la variété des choix possibles). Au delà, les divergences sont profondes.

Pour les libéraux, le libre choix est le préalable à la réalisation des deux autres objectifs, sous condition de concurrence. Cette dernière, tout en réalisant le stimulant nécessaire à l'efficacité, assurerait à chacun une part de richesse en rapport avec sa contribution à l'effort.

Tel n'est pas le point de vue marxiste lequel considère qu'à un moment donné de l'histoire, l'organisation des rapports sociaux (celle qui divise la société entre ceux qui vivent de leur travail et ceux qui, subordonnant les premiers à leurs vues, visent à maximiser un objectif de profit) entre en contradiction avec le développement des forces productives, de sorte que l'objectif d'efficacité ne peut être atteint, pas plus que celui de liberté, du fait de l'aliénation de ceux qui produisent les richesses mais ne possèdent pas les moyens de production.

La démonstration de Marx, purement théorique (il existait peu d'appareillage statistique à son époque) repose sur l'idée selon laquelle l'accumulation de richesse dans des mains privées en nombre de plus en plus étroit parvient à une recherche de profit tellement âpre qu'elle aboutit à priver la production de richesses des conditions minimales de sa réalisation. On peut illustrer ce processus par des cas particuliers¹. Mais aucune étude globale, nourrie d'observations statistiques, n'était venue confirmer la théorie. C'est cette lacune qui a été comblée par une étude de l'OCDE (12/2014)².

L'auteur y constate qu'aujourd'hui, dans la zone de l'OCDE³, les 10 % les plus riches de la population gagnent neuf fois et demie le revenu des 10 % les plus pauvres ; alors que dans les années 1980, ce rapport s'élevait à sept, et est en augmentation continue depuis. Puis, il cherche quelle est la corrélation existant, d'une part, entre la variation de la richesse produite par habitant sur des périodes de cinq ans glissantes le long des trente dernières années et, d'autre part, les trois variables suivantes : l'indice d'inégalité des revenus, le niveau d'équipement productif et le niveau de qualification de la main d'œuvre.

Les résultats montrent que la richesse produite varie, sans surprise, dans le

même sens que le niveau d'équipement et de qualification de la main d'œuvre (plus ces variables sont élevées, plus la richesse produite s'accroît). Toutefois, elle varie en sens inverse du niveau d'inégalité de revenus par pays (plus l'inégalité des revenus est élevée, plus la croissance globale des richesses est faible), venant ainsi confirmer l'hypothèse formalisée par la théorie marxiste rappelée ci-dessus.

On voit, dans ces conditions, à quel point les politiques d'austérité aboutissant à accroître les inégalités de revenu, sous le prétexte fallacieux de favoriser les créations d'emploi, sont pernicieuses puisqu'elles détériorent cette capacité de création, faute de richesses à produire, l'auteur fournissant comme explication le lien existant entre le faible niveau de revenu et le faible niveau d'étude des enfants de familles pauvres, lui-même frein à la production de richesses. ■

1. Citons dans l'actualité le cas de SFR, dont les contraintes financières auxquelles son propriétaire la soumet l'empêchent d'apporter à sa clientèle les services qui lui permettraient de bénéficier, en retour, des recettes dégagant un profit suffisant pour satisfaire ces contraintes.

2. *Trends in Income Inequality and its Impact on Economic Growth* (www.oecd-ilibrary.org/docserver/download/5jxrjncwv6j.pdf)

3. Liste des pays de la zone OCDE : www.oecd.org/fr/apropos/membresetpartenaires/

70 000 Juifs AU-DESSOUS DU SEUIL DE PAUVRETÉ EN FRANCE

Selon le *Fonds Social Juif Unifié*, sur une population estimée de 400 000 âmes dans toute la France, plus de 70 000 français de confession juive vivent sous le seuil de pauvreté. Les chiffres du FSJU sont basés sur les demandes de juifs proches de la communauté, qui viennent réclamer de l'aide à la synagogue.

« Mais qu'en est-il des juifs athées, des juifs éloignés des instances communautaires ? Qu'en est-il des couples mixtes, des juifs assimilés ou des descendants de déportés qui ont pour beaucoup anéanti leur pratique du judaïsme ? Ceux-là existent aussi et passent au travers des statistiques », s'interroge Daniel Markovicz sur JSSNews.com.

Il cite Eric Bendriem, responsable en France de *Mazone* (« nourriture » en hébreu), une association qui nourrit 300 familles par semaine à l'aide d'un colis casher hebdomadaire.

Ce dernier parle d'« une véritable hécatombe », notamment dans l'Est parisien, 19e arrondissement, 20e et banlieue de Paris, ainsi qu'à Marseille. ■

Burkini, l'imposture de la rentrée politique

par **BERNARD FREDERICK**

(suite de la page 1)

■ ■ ■ Les Françaises et les Français attendent un changement, un vrai changement. Ils désespèrent d'attendre. Et le monde entier nous regarde. Quoi ? C'est la France ! La République française ! Celle dont on connaît la devise dans toutes les langues : « Liberté, égalité, fraternité ».

Et quel spectacle de cette France offrent à leur peuple et au monde la « classe politique », gouvernement en tête : une polémique imbécile ! Du matin au soir, il n'est plus question que du « Burkini ». Faut-il ou non permettre aux femmes (musulmanes évidemment) de s'habiller comme elles le souhaitent sur la plage ? Voilà ce qui agite MM. Valls et Sarkozy à huit mois de l'élection présidentielle !

Pour lamentable qu'elle soit, cette politique du chiffon, cette politique du chiffon, ne doit rien à une soudaine folie. Elle poursuit un objectif, cynique certes mais parfaitement maîtrisé : tout faire pour que le peuple ne fasse pas de politique ; ne fasse pas La Politique ! S'ils doivent lâcher leur « Burkini » – comme le Conseil d'État les y a invités – ils inventeront autre chose, soyez en certains.

Faute de pouvoir changer de peuple, on tente de l'égarer dans les marécages. Ils savent : 82% des Français ne veulent pas d'une candidature Hollande, sept sur dix (71%) ne souhaitent pas celle de Sarkozy ni 63% l'élection de Marine Le Pen.

Voilà le tableau. Et voilà pourquoi l'on agite le « Burkini », comme un chiffon noir. Le premier ministre, avait prévenu, il y a plusieurs mois : « La campagne présidentielle se jouera sur la bataille culturelle et identitaire ». Et sitôt sa candidature officialisée, Nicolas Sarkozy lui fait écho : la « défense de l'identité nationale » est son credo. Pour que ça passe, il faut bien faire peur ; utiliser l'horreur des attentats et faire d'un habit de bain un uniforme djihadiste.

Les cinq cents premières fortunes françaises possèdent un patrimoine supérieur au budget de l'État. C'est sans importance ! Les profits des entreprises du Cac 40 s'envolent ; les communes n'ont plus le sou ; la précarité dévore des millions de foyers : circulez, il n'y a rien à voir, regardez plutôt du côté des plages ! Le Premier ministre de la République française félicite les maires de droite (extrême) qui interdisent le « Burkini ». Il fait le bonheur de... Marine Le Pen. Il lui donne crédit. Tous les sondages la qualifient pour le second tour de l'élection présidentielle. Qu'est-ce qu'on fait ? On donne dans la critique de mode !

Répétons-le : nous sommes à huit mois d'une échéance capitale. Ce serait le moment de faire les comptes – de rendre des comptes ? De mesurer l'écart entre les paroles – tiens, le « discours du Bourget », par exemple – et les actes – tiens, la « loi travail », par exemple.

François Hollande se tâte. Pas à propos des comptes, non. Il a « l'envie » de remettre le couvert, mais « je ne ferai pas le choix de candidature, si, d'évidence, elle ne pouvait se traduire par une possibilité de vic-



toire », confie-t-il. ¹ C'est le président sortant ! Non mais quel aveu ! « Si, d'évidence, elle ne pouvait se traduire par une possibilité de victoire ». Là-dessus, on apprenait, fin août, qu'un sondage secret d'Ipsos pour la direction du PS révélait qu'au second tour de la primaire socialiste, prévue les 22 et 29 janvier 2017, c'est Arnaud Montebourg qui l'emporterait devant tous les membres de l'exécutif, avec 53% contre François Hollande, 54% contre Manuel Valls et 51% contre Emmanuel Macron. Si, d'évidence...

On reviendra sur la situation à gauche, examinons le paysage à droite. Ils sont, pour le moment, 14 (!) à briguer l'investiture lors de la primaire des droites qui se déroulera, les 20 et 27 novembre : Fillon, Jupé, Copé, Lemaire, Nathalie Kosciusko-Morizet... Au premier plan donc, Sarkozy le retour. Est-il vraiment jamais parti ? Comme la Le Pen, il profite un maximum des communiqués de « guerre » de Matignon et de la place Beauvau. C'est son dada à lui, « l'identité nationale », il ne va pas se le faire piquer. Alors il renchérit : plus de porc dans les cantines scolaires ; le droit du sol menacé. « Si le programme de Sarkozy était appliqué, souligne l'historien Alain Ruscio, avec la fin des repas scolaires de substitution, les enfants musulmans et juifs pourraient être amenés à ne plus manger avec leurs camarades et leurs copains de classe » ².

Dans son livre, *Tout pour la France*, qui vient de paraître chez Plon, le client du Fouquet's nous annonce la suppression de l'impôt de solidarité sur la fortune (ISF) ; des facilités pour licencier ; le plafonnement des indemnités de licenciement ; la suppression du compte pénibilité ; la fin de la durée unique du travail hebdomadaire ; la dégressivité des indemnités de chômage ; 300 000 suppressions d'emplois dans la Fonction publique sur la durée du quinquennat ; l'alignement des régimes spéciaux de retraites sur le régime général ; le report de l'âge de départ à la retraite à 63 ans en 2020 et à 64 ans en 2025.

Il y insiste lui-même, l'ancien président : « Rarement les conditions auront été ainsi réunies pour proposer des changements de si grande ampleur avec de véritables chances de réussite ». Les conditions ? Ben oui, « la loi travail » ou le *Crédit d'impôt pour la compétitivité et l'emploi* (CICE), ce ne sont pas de bonnes conditions, ça ?

D'autant que ces « conditions » sont grandement responsables du chaos qui règne à gauche. Le PS est

en cours d'implosion et sa direction a préféré annuler son université d'été, qui devait se tenir cette année à Nantes. Le prétexte invoqué : la sécurité. Mais la réalité c'est que vu l'état des divisions internes, le spectacle aurait été catastrophique. On compte déjà une bonne douzaine de candidats à la candidature dont Gérard Filoche, Benoît Hamon, Marie-Noëlle Lienemann, Arnaud Montebourg, François de Rugy, l'écologiste « maison », Jean-Luc Bennahmias ex Vert, ex Modem... Et voilà que Macron part en échappée...

La multiplication des candidatures de socialistes en rupture avec la majorité et qui se sont opposés à Valls-El Khomri pourrait faciliter la tâche de François Hollande, à moins, comme on l'a vu, qu'un rassemblement au second tour ne lui porte un coup fatal.

Le choix à gauche aurait pu être simple et clair : tous ceux qui refusent la poursuite de la politique actuelle, militent pour une République sociale et démocratique, veulent faire barrage à la droite et à l'extrême-droite, avaient toutes les raisons de trouver les convergences nécessaires à l'exposé d'une politique de progrès et au choix d'un candidat commun. Sont-ce des égos surdimensionnés, des ambitions égoïstes ou la plus grande confusion idéologique que la gauche française aie connu qui ont poussé Jean-Luc Mélenchon à se déclarer candidat, seul et sans concertation, dès janvier, rompant l'alliance du Front de gauche, et Benoît Hamon, Arnaud Montebourg et leurs camarades à faire de même ?

Seul à croire encore à la possibilité d'inverser la vapeur et de sauver, en même temps que la gauche, la France de la catastrophe qui s'annonce, le secrétaire national du PCF, Pierre Laurent, ne désespère pas. « Il faut construire une candidature la plus large et la plus forte possible. Plusieurs sont déclarées. Nous pouvons réduire cette dispersion en commençant par dire les grandes questions qui nous unissent », expliquait-il à Ouest-France le 26 août.

Deux jours plus tôt, dans une tribune publiée par *Libération*, le député socialiste Christian Paul, exprimait un point de vue très proche de celui de Pierre Laurent : « Les projets cheminent et convergent déjà dans la gauche associative, culturelle, syndicale et politique, écrivait-il. Dans un moment proche, sans succomber à l'illusion présidentialisée, il faudra faire mouvement pour une démarche commune et une grande coalition. À défaut, c'est la gauche tout entière qui fera de la figuration en 2017 ».

La présidentialisation du régime, la marchandisation de la politique, empêchent désormais tout débat en France et donnent libre cours à toutes les ambitions, au détriment des principes mêmes de la démocratie, de ses fondements. On le voit aux États-Unis et on le voit en France. Le cynisme est devenu la règle et pour gagner le pouvoir ou le conserver, certains sont prêts à tout. Et, pourquoi pas, à enfiler le « Burkini ». ■ 27 août 2016

¹ Conversations privées avec le président, d'Antonin André et Karim Rissouli chez Albin Michel.

² Humanite.fr, mercredi 24 août 2016.

UNE LETTRE DE BRUNO SCHULZ À THOMAS MANN

par GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

Curieux petit livre que celui de Maxim Biller, curieux, bizarre même, et pourtant son humour grinçant met le lecteur en haleine dès les premières lignes.

Le jeune écrivain pragois, né en 1960, qui a quitté son pays pour aller vivre en Allemagne*, imagine Bruno Schulz à la fin de l'année 1938, celle de l'*Anschluss*, celle qui précède l'invasion de la Pologne par les troupes nazies. Schulz a vu dans la rue un homme qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à Thomas Mann, l'illustre écrivain qui s'est déjà exilé en Suisse. Il lui parle de ce sosie qui lui a donné l'envie de lui adresser une longue missive. Au fil de sa plume, il évoque sa ville natale, Drohobycz, sa soeur, Hania, celle qu'il aime, « *la belle et sombre Helena Jakobowicz* », l'école et les professeurs, les gens qui peuplent cette cité qui avait été austro-hongroise à l'époque de sa naissance. Schulz parle de tout, dans un certain désordre, conte ses hantises, ses joies, ses écrits, son désir d'être publié dans une langue autre que le polonais. Notons qu'issu d'une famille assimilée

de négociants, il ne connaît pas le yiddish, ce qu'Isaac Bashevis Singer lui reprochera plus tard, à titre posthume. Il n'hésite pas à livrer ses petits secrets à propos de ses relations, éminemment fétichistes, avec les femmes ; bref, il se raconte en somme, oubliant qu'il s'adresse à un prix Nobel de littérature.

Le récit n'est pas à proprement parler décousu, mais il suit différentes pistes, et l'auteur couche sur le papier une sorte d'autobiographie où le plus grave se mêle au plus drôle, allant jusqu'au grotesque. C'est très divertissant et bouleversant à la fois, quand on songe au destin tragique de ce petit homme qui fut à la fois un si grand romancier et un artiste si doué.

Loin de nuire à la vérité, la fantaisie échevelée de Maxim Biller en révèle toutes les contradictions, toutes les étrangetés, les rendant palpables, plus humaines encore, comme si nous devions d'un instant à l'autre le rencontrer en sachant déjà beaucoup de choses sur son existence, ses écrits et ses rêves. Il fait preuve d'un talent peu commun d'au-

tant que, loin de verser dans l'adulation de son sujet, il a tendance à grossir le trait, tout en lui rendant justice.

Ce petit récit a deux mérites : c'est une jolie invention sur Bruno Schulz qui fut, avec Gombrowicz et Witkiewicz, membre du fameux groupe des Trois Mousquetaires de l'avant-garde polonaise ; c'est aussi l'occasion, pour ceux qui ne le connaissent pas encore, de découvrir un être exceptionnel qui nous a laissé des chefs-d'œuvre écrits, dessinés et peints. Maxim Biller a sans aucun doute produit un ouvrage merveilleux. ■

* Maxim Biller, *Une requête de Bruno Schulz*, trad. allemand, Préf. Marielle Silhouette, Éd. Solin/Actes Sud, 96 p., 10 € – *Au pays des pères et des traîtres* (Flammarion, 1992), *L'Amour aujourd'hui* (Éd. de l'Olivier, 2011), *Le Juif de service. Autoportrait* (Éd. de l'Olivier, 2011)



MÉMOIRE

MICHÈLE SARDE - REVENIR DU SILENCE - JULLIARD

lu par Nicole Mokobodzki



Jetez-vous sur ce livre dès sa parution. Il est passionnant. Michèle Sarde est née en 1939. Sa vie fut celle que ses parents lui choisirent pour la protéger : celle d'une fillette française, catholique, élevée dans une famille bourgeoise aisée. Il lui a fallu un beau courage et huit ans de travail pour revenir du silence, pour arracher la véritable histoire à l'oubli. Et un sacré talent pour la conter. Car Michèle Sarde est née à Salonique, Jérusalem des Balkans où, Juif ou pas Juif, tout le monde parlait le *judezmo*, « le Juif », celui de Cervantès, celui que, chassés par les Rois très catholiques, les Juifs d'Espagne, les Juifs de Sépharade, conservèrent pieusement. Sa grand-mère ne savait pas d'autre langue. Suivez l'auteur dans son pèlerinage aux sources : elle ne sait pas ennuyer son lecteur. C'est une revenante bien sympathique. ■

MÉMOIRE GRAVÉE

lu par MARIANNE DELRANC-GAUDRIC

Voici un livre qui est à la fois un livre d'art, un livre d'Histoire et un livre de souvenir. Il est écrit par Gisèle Provost, la fille de Pierre Provost, résistant dès octobre 1940 au sein de l'Organisation spéciale du PCF, puis des FTP ; arrêté en juillet 1943, il est emprisonné à Romainville puis à Compiègne et déporté à Buchenwald en janvier 1944 où il est affecté à l'une des usines d'armement du camp. Pierre Provost, né en 1895 dans une famille de taillandiers et de Compagnons du Devoir, reçoit dans les ateliers du Compagnonnage une formation diversifiée en ferronnerie, dessin, gravure, sous le nom de Pierrot Bon Cœur... Mobilisé en 1914, envoyé à Salonique en 1918, il commence à sculpter des douilles d'obus qui seront à la fois des œuvres d'art et des témoignages historiques.

Le livre montre son itinéraire de résistant, gravant par exemple de faux tampons pour de faux-papiers, organisant des sabotages... Mais il est surtout centré sur la période de Buchenwald, montrant à la fois ce qu'était ce camp et le remarquable travail de Pierre Provost, qui réussit, dans les pires conditions, à graver une quarantaine de médailles. Le but en était à la fois de les décerner à des camarades de camp, résistants eux aussi, en témoignage de solidarité et d'amitié, et à témoigner par l'art de ce qu'était Buchenwald. C'était aussi certainement, sachant que les nazis ne voulaient laisser aucune trace de ce qui s'était passé, la volonté de créer des objets durables, que l'on pourrait retrouver un jour et qui serviraient de preuves.

Gisèle Provost analyse de façon très claire l'organisation nazie du camp, la façon dont s'organisent les résistances nationales et internationale, le sabotage dans les usines, la lutte contre la désespérance dont fait partie la création de ces médailles. Elle analyse aussi leur symbolique, par exemple, la présence fréquente du « chêne de Goethe » situé au centre du camp et sous lequel Goethe était censé avoir aimé se reposer, le symbole du soleil, des feuillages, des mains unies sur fond de globe terrestre, mais aussi la représentation exacte, dans un tout petit espace, de l'organisation du camp, entre gare, baraquements, usines, four crématoire... Elle cite des textes, des poèmes écrits par des déportés, notamment pour un concours dont Julien Cain était le président. Elle rappelle comment une vie culturelle de résistance s'est instituée, notamment sous l'impulsion de Marcel Paul.

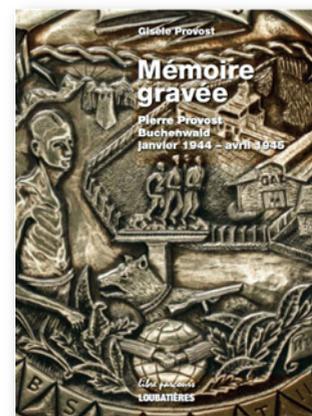
Le livre est illustré des photos des médailles, décryptées, et aussi de très beaux dessins réalisés par Pierre Provost lui-même ou par d'autres déportés. Pierre Provost a laissé aussi des notes écrites relatant notamment la libération du camp entre le 5 et le 17 avril 1945, qui constituent un témoignage passionnant sur l'insurrection des déportés, témoignage qui concorde avec ceux que l'on peut trouver dans les archives de Buchenwald, et qui peut permettre aux historiens de préciser ce qui s'est passé dans ces journées décisives. Lorsqu'il revient à Paris, il rapporte avec lui une vingtaine de médailles et d'objets gravés, et beaucoup de

photos saisies dans les établissements de la SS. En décembre 1945, la direction générale des arts et des lettres le classe « Artiste graveur en Médaille » et ses œuvres sont exposées au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale.

Deux médailles (des Camps, dédiée à Marcel Paul, et de la Déportation) sont éditées en 1946 par l'Hôtel des Monnaies et Médailles de Paris ; elles sont encore diffusées régulièrement par les associations de Mémoire. Une troisième (L'Obélisque de la Libération) a été éditée en 2015 pour le 70^e anniversaire de la Libération des camps.

Au total, ce livre passionnant à regarder et à lire, est extrêmement riche en analyses, en témoignages, en faits historiques, tout en étant très accessible et plein de vie. ■

Gisèle Provost,
Mémoire gravée :
Pierre Provost,
Buchenwald
01/1944 - 04/1945,
introduction
G. Krivopissko,
préface O. Lalieu,
Nouvelles Éditions
Loubatières,
31390 Carbonne,
144 p., 23 €



HISTOIRE

HEUREUX CELUI QUI N'A PAS DE PATRIE - POÈMES DE PENSÉE

DE HANNAH ARENDT

lu par **BÉATRICE COURRAUD**



« Pas un mot ne perce l'obscurcissement –
Pas un dieu ne lève la main –
Où que par ailleurs je regarde
La terre qui s'amoncèle.
Nulle forme qui se détache,
Nulle ombre en suspens.
Et sans cesse j'entends :
Trop tard, trop tard. »

Est-il trop tard pour Hannah Arendt, comme elle l'écrit dans l'un de ses premiers poèmes d'Allemagne (1923-1924) ? Trop tard pour trouver un havre de paix, être en communion avec un dieu qui se dérobe sans cesse ? « Oh, Dieu, tu ne nous entends pas », et cependant, elle fut sa vie durant en chemin vers... , bâtissant son œuvre de philosophe, s'efforçant de trouver des réponses à ses interrogations et s'interrogeant constamment sur les mouvements de l'Histoire, la violence, le totalitarisme, la révolution, le sionisme et particulièrement sur la question juive et les criminels de guerre nazis. Son livre capital « *Eichmann à Jérusalem* » fit scandale. Sa théorie sur la « banalité du mal » fut incomprise par un certain nombre d'intellectuels de l'époque. Face aux critiques et insultes à son encontre – certains iront jusqu'à la traiter de nazie – elle assènera à ses détracteurs : « *Je suis juive et je le revendique* ».

« Je n'ai jamais "aimé" de toute ma vie quelque peuple ou quelque collectivité que ce soit – ni le peuple allemand, ni le peuple français, ni le peuple américain, ni la classe ouvrière [...]. Je n'aime effectivement que mes amis. »

Et elle en eut, de grands amis et de grandes amours, de grandes passions. Ceux-ci orienteront son parcours de vie et formeront le creuset de ses écrits. L'humain sera toujours au centre de ses préoccupations, « *Amor mundi* », les vers de Rilke, Hölderlin, Goethe forgent sa pensée.

Ses poèmes rédigés entre 1920 et 1960 et soigneusement conservés constituent son jardin secret. Elle ne cherche pas à les faire connaître et à les publier. Elle vécut entourée d'écrivains, de poètes comme Gershom Scholem, Walter Benjamin, Hermann Broch, T.S. Eliot, W.H. Arden... avec qui elle partagea ses enthousiasmes littéraires, mais elle ne livrera jamais son secret.

Nous découvrons dans « *Heureux celui qui n'a pas de patrie* » une Hannah Arendt romantique presque jusqu'à l'excès, qui chante l'amour et l'amitié, pleure sur la disparition de ses amis, s'émeut du moindre souffle de la nature. À la mélancolie, la tristesse, le sentiment d'abandon, la solitude se mêlent des instants de joie et de plénitude intenses.

Sa poésie versifiée adopte au départ une forme classique pour atteindre à la fin l'abstraction et le dépouillement.

Belle initiative que cette publication initiée par Karin Biro, historienne, qui a rédigé une longue et passionnante postface.

La traduction des poèmes est de François Mathieu, connu pour ses traductions de grands auteurs de la littérature allemande, parmi lesquels Grimm, Kafka, Brecht...

Le recueil paraît en édition bilingue.

En effet, Hannah Arendt a écrit en allemand, langue qu'elle n'a jamais abandonnée malgré son exil, mais à aucun moment n'éprouvera-t-elle un sentiment de nostalgie pour son pays natal et n'évoquera-t-elle un paradis perdu de l'enfance.

Elle demeurera toujours « la jeune fille venue d'ailleurs ».

« *La forêt est éclairée,
la ville, la route et l'arbre.
Heureux celui qui n'a pas de patrie ;
il la voit encore dans ses rêves.* » ■

Hannah Arendt, *Heureux celui qui n'a pas de patrie, Poèmes de pensée*, traduit de l'allemand par François Mathieu, édition établie, annotée et présentée par Karin Biro, éd. Payot, Paris, 2015, 240 p., 20 €

Principaux ouvrages de Hannah Arendt :

Le Concept d'amour chez Augustin (1929), *Les Origines du totalitarisme* (1951) *Condition de l'homme moderne* (1958), *Essai sur la révolution* (1963), *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal* (1963).



DE LA COLLABORATION AU PROTECTORAT AMÉRICAIN

lu par **BERNARD FREDERICK**

Après *Industriels et banquiers français sous l'Occupation* (1999 et 2007), *De Munich à Vichy : l'assassinat de la Troisième République* (2008), *Le choix de la défaite : les élites françaises dans les années 1930* (2009), tous trois chez Armand Colin, l'historienne Annie Lacroix-Riz publie, chez le même éditeur, *Les élites françaises entre 1940 et 1944. De la collaboration avec l'Allemagne à l'alliance américaine*.*

Le titre même de l'ouvrage en éclaire par avance le contenu. S'appuyant sur des archives inédites issues notamment de la Haute Cour de justice et des archives de Washington, Annie Lacroix-Riz montre (démontre !) comment les « élites » économiques et certaines forces politiques – de droite mais aussi d'une certaine gauche – ont très tôt balancé entre la collaboration avec l'Allemagne hitlérienne et la subordination aux États-Unis.

Citant Richard Vinen, professeur d'histoire à King's College London**, l'historienne souligne que « *l'américanophilie affichée par les grands patrons depuis la Libération avait été calquée sur leur germanophilie antérieure* ». Tout au long des 496 pages, Annie Lacroix-Riz éclaire le cheminement des collaborationnistes qui les conduit d'un Vichy allié de Berlin à un « Vichy sans Vichy » américain.

Si dès 1940, des vichysois s'adonnent au « double jeu », les déboires de nazis, arrêtés devant Moscou puis repoussés, changent la donne et le rapport de forces, plus encore que l'entrée en guerre des Américains. L'Afrique du Nord devient alors le théâtre où le

double jeu est mis en scène.

En fait, dès 1941-1942, Washington avait prévu d'imposer à la France un statut de protectorat, régi par un *Allied Military Government of Occupied Territories* (Amgot). Le rapport de forces en France, l'unification de la Résistance, la constitution du *Comité Français de Libération Nationale* (CFLN) puis du gouvernement provisoire présidé par de Gaulle, les empêchèrent de mettre en œuvre leur décision.

Le livre d'Annie Lacroix-Riz éclaire notre époque en dégagant les sources d'un atlantisme toujours pressant et parfaitement assumé par la droite comme le PS au pouvoir. ■

* **Annie Lacroix-Riz**, *Les élites françaises entre 1940 et 1944. De la collaboration avec l'Allemagne à l'alliance américaine*, Armand Colin, Paris, 2016, 496 p., 29 €



** **Richard Vinen**, *The Politics of French Business*, Cambridge University Press, New York, 1991. À lire également : *The Unfree French. Life Under the Occupation (Les Français non libres. La vie sous l'Occupation)*, Yale University Press, New Haven, 2006

Les mots pour le dire

LA CHRONIQUE DE MAURICE CLING



ÉLIMINER, NEUTRALISER

L'ouvrage de Vincent Nouzille intitulé *Les tueurs de la République* (« J'ai lu », 2015) nous apprend qu'il existe au sein des services secrets une unité ultrasecrète chargée des basses œuvres du régime.

Le président de la République, sans aucun contrôle démocratique et dans l'illégalité la plus totale, détient une liste de noms de personnages politiques étrangers dont il peut ordonner à tout moment l'« élimination », ou si vous préférez, la « neutralisation ». Ceci rappelle étrangement les jeux vidéo qui apprennent à nos enfants à « éliminer » les extra-terrestres (ou barbares, ou méchants, etc.) en pressant sur un bouton, tout comme les officiers du Pentagone dirigent leurs drones depuis Washington sur un présumé terroriste à l'autre bout de la planète.

La réalité dépasse la fiction. Éliminer : « Ah! Qu'en termes galants ces choses-là sont mises ! », écrivait Molière.

Ces charmants euphémismes dissimulent en fait des réalités peu ragoûtantes : l'assassinat pur et simple par nos agents de leaders de pays avec lesquels nous ne sommes pas en guerre, et selon l'auteur de l'ouvrage, après Chirac et Mitterand, sans précédent par le nombre depuis la guerre d'Algérie. On connaît les méthodes expéditives de la CIA et du Mossad, en particulier, dans ce domaine. Comme l'auteur n'a pas été attaqué en diffamation à ma connaissance, il est permis de penser que le président de la République française qui n'a que les Droits de l'homme à la bouche en Irak, en Chine, au Mali, etc., est bien loin de la « vertu » des hommes de 1789 dont il se réclame. ■

Cinéma LA CHRONIQUE DE LAURA LAUFER

Festival international du Film de La Rochelle 2016

LE CINÉMA ISRAËLIEN ET YIDDISH À L'HONNEUR



Mir Kumen on – מיר קומען אָן – (Nous arrivons)
Prod: Wlodzimierz Medema, Jewish Labor Bund © Lobster Films

Chaleureux et convivial, le festival a fait le plein dans les salles de La Rochelle avec une grande diversité de films : ceux du patrimoine (œuvres de Jean Vigo présentées par sa fille Luce, de Carl Theodor Dreyer et un hommage au grand acteur Alberto Sordi), des films récents, des avant-premières, des rencontres avec les réalisateurs Alain Guiraudie, Barbet Schroeder, Frederick Wiseman et des réalisatrices turques. Ariel Schweitzer, enseignant de cinéma à Paris et Tel-Aviv, présentait le beau film *Les voyageurs* (1972) d'Uri Zohar dont nous verrons, en octobre, une rétrospective avec

ce film, *Trois jours et un enfant* et *Les yeux plus gros que le ventre*, sortie prévue aussi en DVD. Le destin d'Uri Zohar est significatif de la régression de la société israélienne. Cinéaste et acteur charismatique, icône de la bohème de Tel-Aviv et des laïcs, Zohar provoquait un choc à la fin des années soixante-dix en devenant religieux. Aujourd'hui rabbin ultra-orthodoxe, il renie son passé cinématographique, vécu par lui comme une « période noire ». Ses films possédaient pourtant la vivacité d'un regard lucide et critique sur la société israélienne de son époque. Il est troublant que l'auteur d'*Un trou dans la lune* (1965) film de rupture formelle, inventif et critique du sionisme, soit entré soudain dans la nuit obscurantiste de l'ultra-religion dont l'emprise n'a cessé de gagner en Israël. Autre découverte, *Tikkoun* d'Avishai Sivan, qui sortira dans quelques mois. Son récit, dans un Israël clivé entre laïcs et religieux fera polémique : Haïm-Aaron, respecté de tous, étudié dans une yeshiva ultra-orthodoxe. Lors d'un jeûne, il tombe

dans le coma. Revenu à la vie, il interroge ses choix antérieurs que contredisent ses désirs charnels et entre, peu à peu, en conflit avec son père et les autorités religieuses. *Tikkoun* décrit l'évolution du personnage et nous conduit à un final déflagrant et cru, qui fait choc. Ce film austère, tourné en noir et blanc, a été primé dans plusieurs grands festivals pour sa photographie soignée. Frederick Wiseman nous présentait *La dernière lettre*, fiction inspirée d'un chapitre de *Vie et destin* de Vassili Grossman : du ghetto, une mère écrit à son fils, avant d'être assassinée par les nazis. L'interprétation déborde ici d'emphase et d'afféteries, sans vérité intérieure. Soumis à une caméra plus touristique que cinématographique, le très beau visage de Catherine Samie ne suffit pas à faire un paysage. Wiseman utilise un dispositif qui devient système par ses effets répétitifs et mécaniques. Les jeux d'ombres portées, les changements d'axe n'ont ni cohérence interne, ni justification. Ce film n'est qu'un objet décoratif. Enfin, nous avons vu *Mir Kumen on – מיר קומען אָן* – (Nous arrivons, 1935), film en yiddish du réalisateur polonais Aleksander Ford, futur dirigeant de Films Polski. Le film restauré par Lobster Films sortira bientôt en salle et en DVD avec

d'autres films en yiddish, dont le célèbre *Dibbuk* de Michael Warshawski et d'autres films, dont *Nous continuons*, produit par l'U.J.R.E sur l'accueil et l'aide aux enfants de déportés. *Mir Kumen on – מיר קומען אָן* – montre la vie au *Medem Sanatorium* fondé en 1926 par Vladimir Medem, un militant du Bund. Le sanatorium, financé par des syndicats juifs de Pologne et des États-Unis, était réputé pour sa pédagogie moderne et ses méthodes sanitaires et médicales. Près de Varsovie, il accueillait les enfants juifs des quartiers pauvres. En 1942, les enfants et le personnel du sanatorium sont déportés à Treblinka. Seul survivra, de ceux que nous voyons à l'écran, Józef Chasyd jeune violoniste, mort en 1950 à l'âge de 27 ans. Le film s'ouvre en Pologne où sévissent en 1935, chômage et misère. Il montre la modernité du bâtiment et l'aspect sanitaire, insistant sur l'éducation, mais aussi sur l'actualité : grève d'ouvriers, mots d'ordre. La fin nous invite à un spectacle joué par les enfants qui chantent : « *Que la fête soit sur toutes les places, Que les feux brillent sur les collines, Nous arrivons comme des tornades, De terres en terres, De mers en mers, Nous arrivons, nous arrivons* ». De retour dans la ville grise, ils entonnent joyeux ce *Mir Kumen On*, hymne d'un avenir qui sera assassiné. ■

Théâtre LA CHRONIQUE DE SIMONE ENDEWELT

YITZHAK RABIN : CHRONIQUE D'UN ASSASSINAT

Une pièce de théâtre minimaliste coécrite par Amos Gitai et sa scénariste Marie-Josée Sanselme, fiction à partir des mémoires de Leah Rabin, veuve d'Yitzhak Rabin. Un geste citoyen et de mémoire porteur d'ouverture, de dialogue et de paix, pour, derrière l'hommage et le tragique, oser l'espoir.

Pièce sobre et émouvante, dépouillée, qui résonne comme une tragédie antique, « *c'est comme une berceuse ou une histoire qui relate un événement mythologique... Comme un conte* » dit Amos Gitai. Une mémoire portée par deux voix de culture différente : celle d'une comédienne israélienne, Sarah Adler, et celle d'une comédienne palestinienne, Hiam Habbass, pour incarner deux femmes porteuses du récit de Leah, qui à la fin s'avanceront vers le public, parlant leur langue respective, ouvrant sur une petite fenêtre d'esérance malgré le coup d'arrêt porté aux accords de paix par l'assassinat de Rabin, par la violence et la haine qui se sont installées. Pour dire la tristesse aussi d'un conflit qui n'en finit pas.

Quatre femmes sur le plateau, deux comédiennes pour lire d'une manière poignante et sur un mode récitatif les moments qui ont précédé l'assassinat d'Yitzhak Rabin, deux musiciennes, la pianiste Edna Stern et la violoncelliste Sonia Wleder-Atherton qui jouent du Bach, Monteverdi, des mélodies égyptiennes, en contrepoint d'événements du récit. Le chœur du Luberon, comme un chœur antique, chante une lamentation de Ligeti. La scénographie est simple, laissant le vaste plateau du Palais des Papes prendre une dimension impressionnante : les deux comédiennes qui s'emparent de la lecture du texte paraissent encore plus humbles, assises à deux tables diffé-

rentes en forme et taille, pour finir à la même table. Retour sur un assassinat, tragédie du destin d'un homme, tragédie d'un dialogue perdu, tragédie qui met fin au processus de paix Des fragments d'archives vidéo liés à l'assassinat de Rabin sont projetés sur la grande façade du Palais des Papes : groupes hostiles de la droite israélienne dans le mois précédent, rassemblement immense contre la violence et pour la paix, le jour de l'assassinat de Rabin à Tel-Aviv, voiture dans laquelle avait pris place Rabin... Le récit de Leah se veut évocateur de l'homme Rabin en tant qu'individu,

les hésitations, pressentiments, le refus de porter un gilet pare-balles, les doutes, évocateur du couple, évocateur de l'homme politique et de cet instant T de la société israélienne de 1995 où la haine de la droite israélienne transpirait, propos irresponsables et caricatures de Rabin en uniforme nazi, propos orduiers, injures le traitant de traître et d'assassin. Nous pouvons saluer ce théâtre minimaliste, de réflexion, loin du kitch à la mode qu'Amos Gitai exècre. Exposition, film, pièce de théâtre, sur ce même thème, ont été présentés en juillet à Avignon, de même que d'autres créations artistiques autour de ou parrainées par Amos Gitai, sur lesquelles nous reviendrons dans un prochain article, accompagnés d'une interview. ■

« LES DAMNÉS » PAR LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Le grand capital à la botte des nazis, fait exploser les cadres et les êtres humains.

Un parti pris de mise en scène qui se discute.

Dans le contexte politique et social actuel, c'est un choix judicieux que de porter à la scène *Les Damnés* d'après le scénario de Luchino Visconti, Nicola Badalucco et Enrico Medioli, à partir duquel l'un des maîtres de la mise en scène, Ivo Van Hove, élabore une tragédie scénique, celle de la descente aux enfers et de la désagrégation d'une puissante famille industrielle des aciéries, fleuron économique, celle de la montée du nazisme dans l'Allemagne des années 30, auquel elle s'allie pour des raisons de prospérité financière.

La puissance de jeu des acteurs absolument admirables laisse des images fortes à la fois individuelles et collectives ; la direction d'acteur définit la scénographie des corps qui, avec une précision d'horloger, expriment violence, cynisme, perversité, destruction, compromissions, soif de pouvoir. Les costumes se mettent à vue et sont d'époque. Projection de textes courts pour situer le contexte politique très succinctement. Côté cour, l'idée des cercueils alignés dans lesquels, rituel oblige, entrent et s'anéantissent les membres de la famille, est ingénieuse. La caméra embarquée se justifie ici puisqu'elle projette sur

écran les visages qui se débattent dans les profondeurs. Côté jardin, à une table de maquillage, cela nous paraît plus artificiel, à moins qu'il ne s'agisse de rapprocher kitch et fascisme. Un spectacle qui nous touche, empreint de la tragédie antique et de la violence fondamentale des Atrides, comme le voulait Visconti. Copiant même rituels, images du film. Trop loin pourtant de la densité de celui-là, l'essence, les codes de la scène et du théâtre étant bien diffusés de ceux du cinéma. ■



Les S.A. la nuit des longs couteaux
© Christophe Raynaud De Lage / Festival d'Avignon
* Vu au Festival d'Avignon. Sera donné du 24/09 au 13/01 à la Comédie-Française. Rés. 01 44 58 15 15

HISTOIRE

EN ALLEMAGNE, 70 ANS APRÈS LA MORT D'ADOLF HITLER, UNE ÉDITION SCIENTIFIQUE DE *MEIN KAMPF* SALUÉE ET DANS SON SILLAGE, UNE ÉDITION BRUNE INTEMPESTIVE

par FRANÇOIS MATHIEU

Trois mois après la parution début janvier de l'édition critique de *Mein Kampf*¹, le manifeste d'Adolf Hitler figurait déjà en première place de la célèbre liste des meilleures ventes des ouvrages de non-fiction de l'hebdomadaire allemand *Der Spiegel*. Édité par une équipe de chercheurs sous la direction de Christian Hartmann² de l'*Institut d'histoire contemporaine de Munich*, l'ouvrage en deux volumes comprend près de 2 000 pages, plus de 3 500 commentaires et remarques, et pèse... plus de cinq kilos. À sa sortie annoncée pour le 8 janvier dernier avec un tirage fort insuffisant d'emblée de 4 000 exemplaires, on a pu voir sur Amazon ou E-Bay des propositions de prix de vente supérieures respectivement à 200 et 300 €, alors que son prix en librairie est de 59 €. La réaction des libraires a été mitigée : certains ne le vendent que sur commande, d'autres l'ont en stock mais ne le montrent pas, ou au mieux n'en mettent qu'un exemplaire à l'étal.

Fallait-il une telle édition de ce brûlot ? La polémique a tourné court, et le travail des historiens été salué quasi unanimement. Cette somme permettra en particulier des études précises à partir du texte intégral, et non d'extraits, dans les universités et les grandes classes des lycées. D'autant, comme l'a fait remarquer l'Institut que « tout néo-nazi qui voulait avoir *Mein Kampf* pouvait depuis longtemps déjà se le procurer sur le marché de l'occasion³ ou par Internet », ajoutant : « nous sommes naturellement très heureux que notre projet ait d'un côté rencontré un écho très positif chez les scientifiques, mais d'un autre ait touché un large public en dehors du monde purement spécialisé. »

Mein Kampf est à la fois une autobiographie fardée⁴, un programme idéologique, une histoire bricolée du parti nazi, une longue incitation à la haine, des directives pour la conquête du pouvoir, et donc une des sources centrales inspiratrices du national-socialisme.

Les commentaires des historiens classifient les faits historiques, expliquent le contexte et sa genèse, exposent les idées précurseurs de sa pensée, confrontent celle-ci aux conclusions de la recherche actuelle, non sans montrer que son idéologie est à la base de la politique criminelle du régime nazi.

Il était tentant de s'engouffrer dans la brèche ouverte et donc de profiter de la popularité de l'édition commentée en publiant une « édition non commentée » de *Mein Kampf*. Un petit « éditeur » de Leipzig, comme il en existe des milliers en Allemagne, le fait. « *Der Schelm* » [le polisson] a annoncé le reprint de l'édition de 1943, lequel comprendra les 832 pages de l'original précédé d'une courte préface. L'éditeur le destine au « citoyen majeur qui, depuis des décen-

nies est passé par la Haute École de la démocratie », l'absence de commentaires devant amener celui-ci à une « appréciation critique ». Et n'hésite pas pour justifier sa tactique éditoriale à faire appel au philosophe des Lumières allemandes, Immanuel Kant :

« Contrairement aux commentateurs érudits de l'Édition critique scientifique [...], nous nous voyons tenus par la devise "Sapere aude !" ⁵ reprise par Immanuel Kant, telle qu'il l'a exposée en 1784 dans le principe de l'Aufklärung : "Aie le courage de te servir de ton propre entendement !" ». Et d'ajouter avec cynisme qu'il « ne fait pas sienne une optique qu'on ne peut comprendre qu'à partir de cette époque, et [qu'il] se distancie de tous les passages diffamatoires, provocateurs, insultants et attentatoires à la dignité humaine, en particulier de toute critique injurieuse à l'endroit des Juifs. » Soit !

Un regard sur le catalogue de reprints de cette « maison d'édition » permet de savoir à qui l'on a réellement à faire. On y trouve en bonne place *Le Sionisme, ennemi de l'État* d'Alfred Rosenberg, l'idéologue du nazisme, et *Isidor*, un recueil de dessins anti-Juifs concocté par Goebbels lui-même. C'est que le respon-

sable de cette « maison d'édition » est un certain Zschütting, qui se cache sous le pseudonyme d'Adrian Preissinger, plusieurs fois condamné pour ses activités éditoriales et de communication néonazies. Quant au préfacier, lui aussi il navigue dans ces eaux brunes : d'origine allemande, Frederick Töben est le fondateur en Australie de l'Institut Adelaïde qui regroupe des « chercheurs » révisionnistes, et a été condamné en 2009 par la Cour de justice fédérale australienne pour des écrits antisémites publiés sur son site web.

Dans le document de lancement de ce *Mein Kampf* non commenté, qui contient les phrases ci-dessus citées, on trouve aussi la réplique haineuse nettement antisémite et néonazie d'Adrian Preissinger au chef-reporter de *Das Bild* qui avait tenté de l'interroger au moment où la presse découvrait ses intentions. Se faisant l'objet d'un complot machiné par la presse allemande (air connu !), il y dénonce les « Oberjuden » [Juifs en chef], la « brdrd Journaille » [journalaux rfa-da] et les « Platzhirsche der Judenlobby » [vieux serfs dominants du lobby juif]. Le parquet de Bamberg a ouvert une enquête sur cette publication. Cela montre à l'envi que, si le gouverne-

ment de l'État libre de Bavière qui possédait les droits de *Mein Kampf* n'avait pas favorisé le travail de l'*Institut d'histoire contemporaine de Munich*, une « maison d'édition » brune aurait saisi l'occasion de l'entrée de *Mein Kampf* dans le domaine public pour en sortir un reprint qui se serait alors lestement hissé à la première place de la liste des meilleures ventes du « Spiegel ». Oui, ne serait-ce que pour cela, il fallait publier une édition critique commentée de *Mein Kampf*. ■

1. Une édition scientifique française est en préparation, annoncée pour 2018 chez Fayard, traduction d'Olivier Mannoni, appareil critique sous la direction de Florent Brayard.

2. Né en 1959 à Heidelberg, il a notamment vécu en Israël au kibboutz Tel Joseph. Il enseigne aussi à l'Académie militaire de Munich. Son équipe de quatre personnes a travaillé sur le projet *Mein Kampf* à partir de mars 2012.

3. Durant le gouvernement nazi, *Mein Kampf* a été édité à douze millions d'exemplaires.

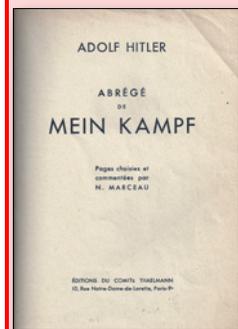
4. Un exemple : Hitler expose les étapes de son antisémitisme. À Vienne, il dit avoir travaillé sur un chantier de construction et fait alors de mauvaises expériences avec des syndicalistes sociaux-démocrates, agents de la « conjuration mondiale juive ». Or, selon la recherche, c'est une invention : de faible constitution, Hitler n'a jamais travaillé manuellement : n'avait-il pas été réformé par les autorités militaires autrichiennes parce que « trop faible – inapte » ?

5. « Ose savoir ! » : Devise d'Horace à l'origine.

LA VERSION CRITIQUE DE 1938 DE MARCEAU VILNER

Il y a quelques années, à la suite de la publication d'un article de la *PNM* sur une possible réédition critique de *Mein Kampf*, notre ami Michel Fansten attirait notre attention sur un épisode oublié de la lutte antifasciste. Voici son témoignage :

« Savez-vous que **Marceau Vilner** (Nahum Fansten), premier directeur de la *Presse Nouvelle* en français, a publié en 1938, sous le nom de N. Marceau, une version critique de *Mein Kampf* ?



Couverture de l'édition critique de *Mein Kampf* du Comité Thaelmann en 1938. Dans son « avertissement », Marceau Vilner précise : « Nous n'avons agi qu'avec le souci de permettre, à chaque Français, de se rendre compte objectivement de ce qu'est l'hitlérisme, de ce qu'est *Mein Kampf* ».

Il est alors secrétaire du *Comité des intellectuels antifascistes* (le comité Thaelmann), créé en 1933 avec la participation de nombreuses personnalités comme Henri Barbusse, André Gide, Paul Langevin ou André Malraux. Romain Rolland en est le président. Début 1938, le Comité Thaelmann organise au 10 rue de Lancry dans le dixième arrondissement, sous le patronage de l'*Union des syndicats ouvriers de la région parisienne*, de la *Ligue des droits de l'homme* et du *Secours populaire*, une exposition intitulée « Cinq ans de régime hitlérien ». Marceau Vilner rédige le texte du catalogue de l'exposition, un album illustré de 40 pages,

vendu six francs. Le livre sur *Mein Kampf* y est proposé avec d'autres publications du Comité.

L'ambassadeur du Reich tente dès le début d'empêcher que l'exposition ouvre ses portes. Le 2 février 1938, il remet une note écrite de protestation au ministre français des Affaires étrangères, signalant un certain nombre de pièces « ayant pour objet d'injurier et de porter atteinte à l'honneur du chef de l'État allemand et à la forme de gouvernement de l'Allemagne » et notamment le livre sur *Mein Kampf* « édité sans l'autorisation de l'auteur ».

Le ministre des Affaires étrangères transmet cette note au ministre de l'Intérieur, en lui demandant de faire retirer les documents incriminés. Ceux-ci seront retirés de l'exposition, mais d'après une note de l'ambassade d'Allemagne, un écriteau est placé à l'entrée de l'exposition : « la vente de cette brochure est interdite dans l'enceinte de l'exposition ; on la vend au café d'en bas ».

Le livre connaîtra une diffusion assez importante par les circuits militants : il semblerait qu'il ait été édité à plus de 15 000 exemplaires.

Mein Kampf, pages choisies et commentées par N. Marceau, figurera en septembre 1940 parmi les ouvrages interdits par l'occupant allemand,

la « liste Otto » (ainsi nommée en référence à l'ambassadeur d'Allemagne à Paris, Otto Abetz). »

Nahum Fansten

(Fajnsztein), le père de Michel, est né à Vilno en 1909. Après ses études au lycée, il quitte la Pologne vers 1931, vit en Grande-Bretagne, puis en Belgique et enfin en France où il termine des études d'ingénieur. Il adhère au Parti Communiste en 1933. Connu sous le nom de Marceau Vilner, il fut l'un des principaux animateurs du Comité Thaelmann. Engagé volontaire en septembre 1939 puis démobilisé en août 1940, il organise des groupes clandestins juifs à Paris. Arrêté en juillet 1941, il est interné à Pithiviers puis déporté en juillet 1942 à Auschwitz. Les allemands l'envoient travailler au nettoyage du ghetto de Varsovie, puis le transfèrent à Dachau en juillet 1944. En octobre 1945, Nahum FANSTEN est élu président de l'Amicale des Anciens Déportés Juifs de France, fonction qu'il conservera jusqu'à sa mort le 24 juillet 1967 à Paris. Rédacteur en chef de la *Naïe Presse*, il fondera en mai 1965 le magazine progressiste juif de langue française, *Presse Nouvelle Hebdo*, l'ancêtre de notre *PNM*. ■

